



1975 - 1985 : et naquit le Quotidien...



Le personnel de "L'Union" dans des locaux modernes et au milieu des équipements qui le sont tout autant. Notre journal aura su traverser les époques.

ESSONE-NDONG

Libreville/Gabon

La décision de faire de l'hebdomadaire L'Union un Quotidien, marquait la volonté et la détermination de creuser un sillage révolutionnaire. Surtout au regard des contingences multi-formes de cette époque.

C'EST une période aux repères inaliénables et imprescriptibles. Il fallait poursuivre l'aventure en posant allègrement des jalons de sa croissance. Pourtant, ceux-ci vont connaître une certaine accélération. Et c'est cette émulation rassurante qui marque et séduit la jeune équipe chargée de matérialiser cette ambition de doter le Gabon d'un outil de communication écrite moderne.

Après le lancement du journal sous sa forme hebdomadaire, les moyens, disons-le, vont être mis en œuvre en vue d'y parvenir : construction d'une imprimerie avec des presses, acquisition d'un personnel qualifié... C'est dans ce contexte que sera prise la décision historique d'une mutation exponentielle : le passage de **L'union**, d'hebdomadaire à quotidien. Il s'agira d'un tournant dans la vie de la Sonapresse, la société éditrice de L'Union qui, pour ce faire, a remplacé la Sogapresse.

Si sur le plan technique, ce changement n'a pas posé de contraintes matérielles majeures, il induira, cependant, des aménagements théoriques considérables au niveau de la ressource humaine. Celle-ci, en l'espèce, étant plutôt rarissime au Gabon. Et ce n'était pas un moindre sujet. Il fallait recourir au recrutement des

journalistes dont tous n'étaient pas sortis des écoles de journalisme, mais qui, en raison de leurs prédispositions pour ce métier, ont été à la hauteur, en donnant le change attendu.

D'autres appelés (et même retenus) ne furent pas des «élus». Ils furent, non sans battre leur coulpe, honnêtes pour reconnaître l'expérience ardue. Pourtant, en dépit de ces écueils, le 30 décembre 1975, **L'union** va paraître sous la forme de quotidien, avec une pagination expérimentale de 8 pages, en noir et blanc. Pour un coût de 50 francs. Expérimentale ? Pas si sûr, puisque le tirage à 8 pages ne prendra fin que le 2 mars 1985 (soit dix ans plus tard) lorsque la pagination passera à 12 pages.

Dès ses premiers pas de Quotidien, **L'union** fonctionne avec une équipe de rédaction composée de 20 jeunes journalistes dont l'encadrement professionnel est assuré par 4 journalistes formateurs au nombre desquels Jean-Pierre Challard (Jean Bilinga), Boden-Reider, Jean-François Sissongo... Et l'administration veille au grain pour conduire ces moments de balbutiements légitimes.

BILLET MAKAYA• Le président du conseil d'administration, Léon Augé, et le directeur général Albert Yangari (également directeur de la Publication) assurent la marche quotidienne de l'organe. Mais sur le plan purement rédactionnel, l'animation est quasi-exclusivement aux mains des jeunes Gabonais frais émoulus des instituts et écoles de formation en journalisme et communication : Pierre-Célestin Ndong-Ondo (directeur de la Rédaction), Samuel Mba-Nguema (Rédacteur en chef),

Charles Minko-Mbelé (Rédacteur en chef-adjoint), Ferdinand Massala-Malonga (Secrétaire général de la Rédaction), Danny Mba-Bekalé (Secrétaire général-adjoint de la Rédaction)...

Un an plus tard (le 6 janvier 1976) va naître la «coqueluche» de **L'union** le billet très prisé Makaya, dénonçant dans son humour caustique les travers de la société, relayant la lutte du faible contre le puissant, les abus du pouvoir... Et l'opinion s'en délecte chaque jour.

Le 1er septembre 1980, en raison des sacrifices consentis (avec un tirage journalier de plus de 15 000 exemplaires), avec à la clé l'essoufflement du premier outil de production qui a atteint sa capacité maximale, et qu'il fallait remplacer rapidement, le coût de **L'union** va passer à 100 francs. Ces efforts d'investissements vont culminer le 12 mars 1984 avec l'acquisition d'une rotative de type Gazette, dont la performance permettra de produire 15 000 exemplaires du journal en 1 heure.

Une révolution saluée par les plus hautes autorités dont le président de la République, Omar Bongo qui, ce jour-là, va procéder au lancement de l'impression offset de **L'union**. Ainsi, avec un tirage avoisinant les 18 000 exemplaires, **L'union** sort du statut artisanal pour l'ère industrielle.

Parallèlement, la réflexion va porter sur l'augmentation de la pagination qui se pose désormais en impératif évident. Celle-ci interviendra un an plus tard (le 2 mars 1985), lorsque **L'union** arbore fièrement ses 12 pages avec, en sus pour le week-end, une édition comprenant 16 pages.

Témoignage

L'Union, une passion, ma raison

Louis DE DRAVO

Libreville/Gabon

C'ÉTAIT l'été 1980. A Paris. Grâce à une amie, je rencontre Albert Yangari. A l'époque, directeur général de l'Union, directeur de cabinet privé du président de la République. En moins de 9 minutes, il m'a convaincu d'intégrer le Quotidien. Trois mois après, la belle aventure commence. Exaltante et passionnante.

Jamais, je ne pouvais m'imaginer qu'elle durerait aussi longtemps. A l'Union, j'ai tout connu : beaucoup de joies, de

bons souvenirs et très peu des moments de tristesse. Ce qui m'a le plus frappé en arrivant à la rédaction en cette fin 1980, l'ambiance extraordinaire qui y régnait. D'un côté, les anciens, et de l'autre, les «aventuriers».

Je faisais partie du second groupe avec les Ngoyo Mousavou, Mihindou « Casquette », Ogandaga d'Ekarapango, Antoine Essonne Ndong, Sambat Mamadou, etc. Nous étions là, pour apprendre le métier sur le tas. Alors, on nous traitait comme on traite les apprentis en nous confiant le genre journalistique le plus difficile : les faits

divers. Et on a ramé. Le rédacteur en chef, Samuel Mba Nguema, un homme très rigoureux, un bon chef qu'on ne rencontrera pas de si tôt, a été l'artisan de nos réussites individuelles. Tellement il a mis sur nous la pression qu'aucun de nous ne le regrette aujourd'hui. Avec lui, il n'y avait pas d'à peu près. On devait rendre nos copies moins d'une heure après notre retour de reportage. Ce qui nous privait des petits avantages du métier. Tels les petits fours et autres boissons servis à la fin d'une cérémonie.

C'était dur mais, petit à petit, chacun a sorti la tête de l'eau.

En moins de trois ans, je fus nommé chef de service et en 1986, rédacteur en chef. Onze ans après, c'est à contre-cœur que j'ai quitté ma "maison" pour l'Agence gabonaise de presse (AGP). Mais mon esprit y était toujours. Difficile de l'expliquer. Mais, l'attachement était si fort qu'on aurait pensé à l'existence de rapport secret qui me liait au Quotidien. D'ailleurs, chaque fois que j'étais promu, je vivais mon éloignement comme un drame. Être journaliste à l'Union, cela se mérite. C'est ma conviction. On n'y entre pas par défaut ou par effraction. Cet opportunisme finit

L'éditorial

La maturité !

Lin - Joël NDEMBET

Libreville/ Gabon

DANS la vie d'un homme, d'une entreprise, d'une Nation, 40 ans, c'est l'âge de la maturité. La célébration des 40 ans de l'Union, notre journal à tous, renvoie aux sillons tracés par les hommes et les femmes qui ont marqué de leur empreinte indélébile cette belle et exaltante aventure qui a nous permis de rendre compte de l'actualité et faire de nous le témoin privilégié de l'histoire de notre pays.

Chemin faisant depuis le 30 décembre 1975, l'œuvre nous renvoie le souvenir des pères fondateurs ainsi que ces pionniers qui, pour beaucoup, nous ont quittés, quand d'autres continuent chaque jour encore à suivre notre constante évolution. Nos pensées vont, en premier à Omar Bongo Ondimba, qui, dès l'aube des années 70, décida de doter notre pays d'un quotidien, à l'instar de nos confrères francophones tels, «Cameroun Tribune », « Le Soleil de Dakar », « Fraternité Matin », etc.

L'avènement de ce « canard » à l'époque du parti unique, fut un enjeu de taille dans un contexte où la radio et la télévision, principaux vecteurs des actualités nationale et internationale vivaient, elles-aussi, leur révolution technologique. Mais, à l'époque, elle rimait avec une pratique qui mettait le journaliste au service du développement de son pays, en servant de relais entre les pouvoirs publics et les populations. Cela, même si, par le ton osé de son billet «Makaya», ce petit espace de liberté étonna plus d'un dans un monde où la chape de plomb du monopartisme en avait limité le champ de la libre expression des opinions et des idées.

Pour autant, à l'entame de la seconde décennie, la mutation technologique qui s'en est suivie avec l'ère de l'informatique, en même temps que celle dictée par le retour au multipartisme au sortir de la Conférence nationale en 1990, ces évolutions ont conduit à des adaptations nécessaires qui ont permis d'aborder sans trop de heurts ce virage à 90° qui s'imposait à tous dans le pays.

En effet, avec la naissance d'une presse plurielle qui se traduisait par une profusion des titres et une permanente confrontation des idées, ainsi que par de nouvelles grilles de lecture à la portée de nos concitoyens, il aura fallu inscrire les contenus dans cette dynamique et répondre aux exigences nouvelles d'un lectorat devenu plus critique. La tâche ne fut pas simple, mais, elle n'en fut pas moins exaltante. Car, partager entre ses orientations éditoriales et exigences du pluralisme, nous avons su demeurer un journal de proximité et pu préserver notre identité, notre position ainsi que notre statut de pionnier sur l'échiquier médiatique, à la différence d'autres confrères qui n'ont pas su maîtriser et s'adapter à la donne nouvelle.

Avec l'avènement d'une nouvelle classe politique, revoilà l'Union traverser, à nouveau, une zone de turbulence. Plus forte, plus tendancieuse, plus menaçante pour la cohésion nationale que celle vécue en 1990. Aujourd'hui, et c'est une évidence, la société gabonaise connaît une véritable crise. En effet, les valeurs de tolérance, de dialogue et de paix qui ont, longtemps, constitué le socle de cette Nation pendant près d'un demi-siècle, sont en train de voler en éclats.

L'adversité, la division, la haine et l'incitation à la violence et au meurtre sont autant de menaces qui, à long terme, risquent d'ébranler l'édifice Gabon. A condition que ceux qui détiennent le pouvoir d'informer, d'éduquer et de conscientiser ne perdent pas leur lucidité. Une fois de plus, l'Union est interpellé. Sa responsabilité plus qu'engagée. Les responsables du Quotidien en sont conscients. Comme leurs aînés, pendant la période trouble de notre histoire, ils sauront, avec sagacité et sagesse, ramener, à travers leurs articles, la balle à terre. Ils en ont la capacité. On n'a pas 40 ans... par hasard. En informant et éduquant dans le respect du pluralisme des opinions, en demeurant l'aiguilleur de la société, le fervent défenseur de la paix, de l'unité et la cohésion nationales.

Après quatre décennies ponctuées d'adaptations éditoriales et technologiques, notre journal à tous doit poursuivre sa marche en avant en démontrant toute sa maturité.

par vous rattraper un jour, et c'est la fin du contrat.

A l'Union, il n'y a pas de place pour les « prostitués », les affairistes et autres.

En exerçant ce métier avec conviction, amour et passion, j'y ai trouvé le bonheur d'avoir, moi aussi, une place dans notre société. C'est pourquoi, j'ai fait le choix du journalisme à vie. A la condition que Dieu le Père me donne la santé. La politique ? Elle est si délicate que je préfère l'éviter. Et pourtant, ce ne sont pas les occasions qui ont manqué.

Un homme qui représente

tout pour moi, Michel Essonghe, a si bien compris ma passion pour ce métier qu'il n'a jamais pensé me placer sur orbite. Je lui en suis gré pour m'avoir épargné de ce monde impitoyable de la politique.

En ce jour de 40e anniversaire, je suis fier de faire toujours partie au sein du pool correction de l'équipe qui, au quotidien, vous informe. Je sais ce que j'y ai gagné. Merci à l'Union pour tout ce qu'il m'a apporté. Il a fait de moi un grand témoin de l'histoire de mon pays. Ce n'est pas donné à tout le monde.